

Mes rencontres avec Lénine

M. Londarskoï

Ouvrier de l'usine Poutilov et ensuite garde rouge, j'ai eu personnellement le bonheur de voir à trois reprises Vladimir Ilitch et de lui parler. C'était pendant les combats d'octobre et novembre 1917. À cette époque, j'étais chef de la 4e sotnia⁴³ du détachement de gardes rouges de l'usine Poutilov.

Les 23 et 24 octobre, ce détachement était en casernement. Dans la soirée du 24, nous avons reçu l'ordre d'occuper la gare de la Baltique, et ensuite de prêter main forte, si le besoin s'en faisait sentir, aux unités qui attaquaient le télégraphe et la poste. Après avoir rempli cette mission, nous suivîmes, dans la matinée du 25 octobre, la rue Millionnaïa et prîmes position sous l'arche de l'état-major⁴⁴ en face de l'entrée principale du Palais d'Hiver. Le bois en grume, qui se trouvait sur la place du Palais, servit aux combattantes de choc de Botchkaréva⁴⁵ et aux élèves-officiers pour dresser des barricades, ce qui ralentit l'avance de la Garde Rouge, des marins et des soldats. Le combat dura toute la journée. Vers 11 heures du soir, après la salve de l'« Avrora », nous montâmes à l'attaque. Ayant pénétré dans le Palais par l'entrée principale, les gardes rouges, culbutant les élèves-officiers, atteignirent le premier étage où se trouvait le Gouvernement provisoire. A deux heures et quelque du matin, les ministres de Kérenski étaient arrêtés. Sur ordre de [Podvoïski](#) et Voïtsékhovski, je menai ma 4e sotnia à Smolny, où siégeait le IIe Congrès des Soviets.

Nous nous installâmes avec des marins sur le palier du premier étage. Le vestibule et le palier du rez-de-chaussée étaient également occupés par des gardes rouges, des marins et des soldats en armes. Tout en nous reposant, nous buvions de l'eau chaude en guise de thé et partagions nos vivres. Une conversation animée s'engagea sur les événements de ces derniers jours. Environ deux heures plus tard nous reçûmes l'ordre d'assurer la relève des sentinelles du détachement d'Eréméev⁴⁶, des gardes rouges de notre usine Poutilov. Des postes de trois hommes, dont un agent de liaison, furent placés devant les cabinets de travail de Lénine et de [Sverdlov](#). Le reste de la sotnia était au repos avec les marins.

Il faisait déjà jour lorsque Lénine, Sverdlov, [Dzerjinski](#) et d'autres membres du Comité militaire révolutionnaire passèrent devant nous, quittant la salle de conférence du Comité exécutif central de Russie. On se pressait dans le corridor. Lorsque le groupe apparut, plusieurs soldats se levèrent pour lui livrer passage, mais Vladimir Ilitch se hâta de prévenir leur geste.

— Ne bougez pas, ne bougez pas, leur dit-il ; puis s'arrêtant devant nous, il nous demanda à quelle unité nous appartenions, quels en étaient les effectifs, d'où nous étions arrivés, comment était notre moral, si nous étions prêts à poursuivre la lutte pour le pouvoir soviétique.

Ignorant qui se trouvait devant eux, les gardes rouges et les marins répondirent très librement, en plaisantant. Les réponses assurées des ouvriers et des matelots plurent beaucoup à Vladimir Ilitch. Il se tourna vers ses compagnons :

43 *Sotnia* : détachement de cent soldats. (N. du Trad.)

44 Il s'agit de l'état-major général.

45 L'auteur a en vue les combattantes d'une compagnie du bataillon féminin de choc, commandée par Botchkaréva.

46 Voir le récit d'Ivan Eréméev : *Les Gardes rouges chez Lénine, à Smolny*. (Note MIA)

— Comprenez, camarades, ces réponses, c'est la voix du peuple. Est-ce qu'avec un tel peuple nous pourrions nous traîner dans le sillage des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires ?

Lorsque Vladimir Ilitch eut regagné son cabinet, les soldats demandèrent :

— Qui est-ce qui vient de nous parler ?

— Lénine, leur répondis-je.

— Comment Lénine ? Le vrai Lénine ?

Un soldat, de dépit, jeta même son bonnet à terre, alors qu'un matelot en caban, les bandes de mitrailleuse en bandoulière, s'écria en se frappant la poitrine :

— Quelle honte, les gars ! Nous n'avons pas reconnu Lénine !

Il faut dire que les traits extérieurs de Lénine ne correspondaient pas à l'idée que se faisaient du chef de la révolution de nombreux ouvriers, soldats et marins. Comprenant toute la grandeur de Lénine en tant que chef, ils se le représentaient le plus souvent sous les traits d'un personnage important et de haute stature. Or, c'était un homme dont l'apparence n'avait rien d'extraordinaire et qui, par-dessus le marché, se révélait être très simple. Ceci provoqua un incident curieux avec mes sentinelles. Lorsque je leur désignai leur poste devant le cabinet de travail de Lénine, ce dernier était absent. Peu après, Podvoïski fut informé que Vladimir Ilitch se sentait très gêné par la garde, vu que chaque nouvelle sentinelle, ne le connaissant pas, l'arrêtait et l'interrogeait sur son identité, sur le but de sa venue. Podvoïski me donna sur-le-champ les instructions nécessaires, tout en soulignant le rôle de l'agent de liaison qui devait mander auprès de Lénine toute personne dont celui-ci pourrait avoir besoin. Jusqu'alors Vladimir Ilitch allait trouver lui-même les camarades qui lui étaient nécessaires.

Après avoir donné ses instructions aux gardes rouges, Podvoïski m'appela et me conduisit chez Lénine. Lorsque nous entrâmes, Lénine se leva rapidement et me tendit la main. Podvoïski me présenta :

— Le chef de la sotnia, un ouvrier de l'usine Poutilov.

Vladimir Ilitch me questionna aussitôt sur le moral des ouvriers, sur nos pertes pendant les combats, sur les lieux où nous avons combattu, sur notre décision de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire finale. Connaissant l'état d'esprit et l'enthousiasme des gardes rouges, je répondis :

— Les ordres du chef du détachement, le camarade Voïtisékhovski, ont été exécutés. Après la prise du Palais d'Hiver, la sotnia s'est rendue à Smolny, pour y assurer la garde. Le détachement, comme tous les ouvriers de l'usine, est prêt à remplir toute mission que vous lui confierez !

Voyant mon trouble, Vladimir Ilitch, clignant légèrement des yeux, s'adressa à Podvoïski et lui dit d'un ton badin :

— Que pensez-vous de la modestie traditionnelle des ouvriers de Poutilov ? Ils ont exécuté les ordres, et pas un mot des difficultés, des pertes subies. Il est vrai que notre temps est limité, mais pourtant il faut dire que les hommes de Poutilov constituent des cadres remarquables.

Deux membres du Comité militaire révolutionnaire étant venu voir Lénine, je quittai la pièce.

Le 29 octobre, une émeute éclata dans les écoles d'élèves-officiers. Notre sotnia, considérée comme une réserve, reçut l'ordre d'occuper, avec un détachement sanitaire et des ouvriers, les écoles d'élèves-officiers Vladimirskoïé et Pavlovskoïé, situées dans le quartier Pétrogradski. À notre arrivée aux abords de la première, elle était assiégée du côté de la rue Spasskaïa par les gardes rouges du quartier Pétrogradski. Il était impossible de s'en approcher par le boulevard du côté de la perspective Maly, étant donné que les élèves-officiers avaient installé des mitrailleuses dans les greniers des maisons voisines. Après nous être divisés en groupes, nous décidâmes d'avancer par bonds successifs, sous le couvert de notre feu. Cependant, il fallut abandonner cette idée, vu nos pertes élevées. D'autre part, les élèves-officiers avaient recours à toutes sortes de provocations, ce qui augmentait les pertes des gardes rouges qui faisaient constamment preuve d'enthousiasme et de bravoure. Vers une heure de l'après-midi, je donnai l'ordre à mes hommes d'amener des pièces d'artillerie pour canonner les élèves-officiers qui disposaient d'une grande quantité de munitions. De la ruelle, nous nous mîmes à tirer sur l'école militaire par pointage direct. Après le premier coup de canon, les élèves-officiers hissèrent un drapeau blanc, mais nos combattants qui se précipitèrent vers l'immeuble, furent accueillis par une rafale de mitrailleuse et durent se jeter à terre. Nos canons se mirent à gronder et après plusieurs salves, nous montâmes à l'assaut ; les élèves-officiers furent submergés et faits prisonniers.

Après avoir expédié les blessés dans les hôpitaux, enlevé les morts et dirigé les prisonniers vers la forteresse Pierre-et-Paul, nous entreprîmes de déjeuner avec les vivres trouvés à l'école militaire. Sur ce survint l'officier préposé à la protection des édifices, Séghes ; il m'adressa un blâme pour avoir détérioré le bâtiment de l'école. Les gardes rouges en furent profondément indignés, car notre décision d'avoir recours à l'artillerie n'avait été prise qu'en vue de réduire nos pertes en hommes.

Dans l'après-midi, nous participâmes à la prise du château Ingénéry zamok et de l'école d'artillerie Mlikhaïlovskoïé. A notre retour à l'usine, dans la nuit, nous reçûmes l'ordre du Soviet et du chef du détachement de désarmer les cosaques qui occupaient la villa Chérémétiev. Par la suite, avec d'autres détachements d'ouvriers de l'usine Poutilov, nous prîmes part aux combats devant Poulkovo livrés au corps de cavalerie du général Krasnov.

De retour de Poulkovo, notre sotnia fut de nouveau désignée pour monter la garde à Smolny. Une fois, me trouvant dans la salle du Comité militaire révolutionnaire, je parlai à N. Podvoïskaïa des opérations militaires auxquelles avait pris part ma sotnia. À ce moment, Lénine et Podvoïski entrèrent dans la pièce ; ce dernier m'appela de nouveau par mon grade. Vladimir Ilitch me posa quelques questions relatives aux opérations de ces derniers jours contre les élèves-officiers et les cosaques. Je répondis brièvement que les élèves-officiers s'étaient défendus avec acharnement, utilisant leur avantage en armement et ayant recours aux provocations, ce qui avait motivé ma décision de canonner l'immeuble. A Poulkovo, les moyens militaires avaient été remplacés par une propagande, qui donna des résultats positifs. Je mentionnai aussi le blâme reçu pour avoir détérioré l'immeuble de l'école des élèves-officiers.

Vladimir Ilitch me mit la main sur l'épaule.

— La décision prise était la bonne, et c'est uniquement ainsi qu'il convient d'agir envers les ennemis de la révolution. Aucun édifice ne saurait être comparé à la perte d'un seul combattant révolutionnaire. Quant au blâme, le pouvoir soviétique l'annulera.

L'entretien roula ensuite sur la conservation des effectifs de la Garde Rouge, sur la consolidation de la discipline librement consentie par les combattants, ainsi que sur la façon de pénétrer les intrigues des contre-révolutionnaires.

Au début du mois de novembre 1917, sur l'indication de Lénine, une réunion de tous les chefs de la Garde Rouge fut convoquée dans la salle des fêtes de Smolny, afin de discuter des événements du moment, ainsi que des tâches qui incombait aux commandants des détachements se dirigeant vers le front. Il fut question du train blindé n° 2, sorti par l'usine Poutilov sur l'ordre de Lénine. Ce train devait venir en aide à la Garde Rouge de Moscou et ensuite se rendre à Kharkov. En cours de route, il devait prêter main forte aux organismes locaux qui organisaient le pouvoir soviétique. Lénine me fit monter à la tribune pour dire si j'étais prêt à prendre part à la mission du train blindé n° 2. Incertain de mes forces, de mon expérience et de mon savoir, je répondis :

— Ma sotnia et moi sommes prêts à exécuter toute mission qui nous serait confiée ; mais assumer le commandement en second du train, conduire un groupe de débarquement, être commandant territorial avec mission d'organiser sur place les comités de district, les commissions extraordinaires et les cellules du parti, je crains d'être incapable de remplir cette tâche et vous prie de la confier à un autre camarade.

Lénine réfléchit un instant, puis, se tournant vers l'assistance :

— Estimez-vous, camarades, que la raison invoquée par le camarade Londarskoï soit valable ?

Personne ne prit la parole ; je me taisais également. Sans attendre de réponse, Lénine enchaîna rapidement :

— Voici ce que je propose : vu que le collectif de l'usine Poutilov comprenant 30.000 personnes, a nommé le camarade Londarskoï à la section militaire, qu'il lui a fait confiance, nous ne pouvons ignorer ce fait. Mais s'il craint de ne pouvoir se montrer digne de cette confiance, donnons-lui le commandement de la garde... par exemple, de l'usine « Tréougolnik » ou un autre poste similaire. Partout, on a besoin d'hommes.

La proposition ironique de Vladimir Ilitch me rendit à la réalité. Je donnai ma parole d'accepter n'importe quelle mission. À l'issue de la réunion, je priai Lénine de m'expliquer certains détails. En guise de réponse, il me demanda :

— Et qu'auriez-vous fait sans mon explication ?

— J'aurais discuté cette question à la réunion de mon détachement, puis j'aurais appliqué la décision prise.

— Eh bien, vous voyez, vous avez trouvé la bonne solution. Le principal, c'est de ne pas s'éloigner des masses.

Cette brève conversation avec Vladimir Ilitch, notre cher éducateur, ne m'a pas seulement guidé dans ma mission sur le train blindé ; elle m'a servi de guide toute ma vie.

L'insurrection armée d'Octobre à Pétrograd. Moscou : Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 80-87.